

LE MATRICULE DES ANGES

Edition : **Octobre 2024 P.33**
 Famille du média : **Médias spécialisés grand public**
 Périodicité : **Mensuelle**
 Audience : **29960**



Journaliste : **Richard Blin**
 Nombre de mots : **854**



© Françoise Saur

Tout en sensorialité

DANS UN ROMAN D'UNE IMPERTINENTE PERTINENCE – IL INVENTE UNE NOUVELLE IMPUDEUR –, CLAUDIE HUNZINGER INTERROGE L'ENVERS DE L'AMOUR, SA PART INVISIBLE COMME SA SAUVAGE BEAUTÉ.

A quatre-vingts ans passés, elle n'a plus de temps à perdre, Claudie Hunzinger. Dès les premières lignes de *Il neige sur le pianiste*, elle nous déluge de nous-mêmes, nous entraîne dans le cercle magique d'un roman qui s'autorise toutes les extravagances. « *Ce sera comme ça vient. Tout ce qui vient en grand désordre. Feu de tout bois, de toute proie. Des proies et des bonds. Des digressions. Tout démonté.* » Une histoire d'amour et de neige avec à-côtés, dérapages et échappées à la Laurence Sterne ou à la Gombrowicz, pour qui l'art consiste à écrire « *non pas ce que l'on a à dire, mais quelque chose de complètement imprévu* ». Une histoire qui joue avec les codes du conte et se joue des « *frontières arbitraires décréées par le logos qui croit arriver à nous séparer de ce qui nous entoure* ».

Au cœur d'un monde qui s'enlaidit, s'obscurcit – « *chaque jour, un peu moins de beauté, un peu moins de féerie* » –, il ouvre, ce roman, une parenthèse enchantée, dix jours et onze nuits à graviter dans une sorte d'innocence d'avant le bien et le mal. Dans un décor hivernal, une vieille romancière reçoit la visite d'un pianiste, voyageur planétaire adulé pour ses inter-

prétations de Jean-Sébastien Bach. Par le truchement d'une amie, il a lu certains de ses livres et a émis un désir : « *Peut-être un jour je me perdrai dans la neige et passerai sans dire bonjour.* »

Ce jour était arrivé et il était prévu qu'il ne resterait qu'une nuit. Mais, subjuguée, la romancière n'a pas du tout envie de le laisser repartir. Profitant de la neige qui ne cesse de tomber, et tablant sur le fait qu'il y a un piano dans son grenier, elle décide de le séquestrer. C'est que ce corps d'où naît la musique, la trouble et la captive autant que le petit renard qui le soir même de l'arrivée du pianiste était apparu au pied de sa baie vitrée, les yeux à moitié fermés. Elle le soignera et déposera chaque jour devant la vitre, un mets, une offrande qu'au crépuscule le renardeau vient avaler. Un rite qu'elle ne saurait manquer tant il lui permet d'admirer sa beauté et de rêver à son art de vivre en secret.

C'est donc une double histoire d'amour que nous conte Claudie Hunzinger. Elle le fait en mettant en scène la puissance du désir de son héroïne, qui observe le renard comme le visage, les mains, la bouche du pianiste. « *Voilà une bouche comme une bête, impossible de la tenir en bride (...), elle vous mord, mordille, dévore avec désir de*

possession, férocité... » Mais se gardant bien d'aller du côté « *des deux Marguerite, Yourcenar et Duras, du côté de la passion pour un homme beaucoup plus jeune* », notre romancière refuse de céder à la passion. Ajoutant quelques gouttes de plus au somnifère que le pianiste lui demande chaque soir pour se remettre de son décalage horaire, elle préfère le regarder dormir, le contempler dans son sommeil. « *Je suis la Lune et lentement je passe aux rayons ce corps bourré de notes et de sons.* » Une relation blanche vécue sous les auspices de la solitude comme du perdu et de l'éperdu.

Inversant les thèmes de *La Belle au bois dormant* et des *Belles endormies* de Kawabata, Claudie Hunzinger est en quête de la part invisible de l'amour comme de la face cachée du son. Elle qui manie la langue-sorcière des arbres, de l'eau, du vent, qui aime moduler la langue-matière de l'onomatopée, qui cherche à retrouver la parole sauvage qui est profond consentir au monde comme présence, ne pouvait qu'être fascinée par l'équivoque de chair et d'âme émanant du corps du pianiste et de sa musique déployant une sorte d'arrière-pensées lié à la mémoire, au natal et à l'indicible. Une musique dont il est l'animal consentant. « *À sa façon il était un renard errant, une sorte de Tsigane* » cachant un être libre, « *un être sauvage* ».

Un livre qui est une sorte de contre-chant à notre monde dominé par une rationalité rapetissante, standardisante, nivelante, quand il n'est pas animé par une rage dévastatrice. Qui est un hymne aussi à un univers où l'homme et l'animal se frôlent, où l'on peut encore marcher dans la beauté, faire chemin vers ce qui se présente, et où le désir se chante par l'intermédiaire du regard. Un livre enfin qui – à travers l'insolence et l'audace d'un petit renard, libre de tout préjugé comme de tout scrupule mais toujours en danger de mort – parle d'une espèce libre, intraitable, impossible à domestiquer, à savoir l'espèce des romanciers. Claudie Hunzinger en est, qui n'hésite jamais à descendre dans les zones peu fréquentées de l'être pour en resurgir, comme après un plongeon en eau profonde, dans un grand appel d'air.

Richard Blin

Il neige sur le pianiste, de Claudie Hunzinger Grasset, 224 pages, 19,50 €